

Patrick Clastres, quel olympisme enseigner à l'école ?

Au lendemain de Vancouver 2010, et alors que l'Usep participera en juin à la commémoration de la date-anniversaire de la rénovation des Jeux, Patrick Clastres apporte un point de vue d'historien engagé sur Coubertin et l'olympisme.

Patrick Clastres, l'Usep s'associe le 23 juin prochain à la « journée olympique » qui, depuis 1948, commémore la proclamation par le baron Pierre de Coubertin, le 23 juin 1894, de la renaissance des Jeux olympiques. Que s'est-il vraiment joué ce jour-là ?

Il faut tout d'abord savoir que la renaissance des Jeux olympiques a été décidée à la surprise générale, dans la mesure où le congrès réuni à Paris à l'initiative de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) a pour objet de s'accorder sur une définition internationale de l'amateurisme sportif, en réaction au développement du professionnalisme. Il se trouve que Pierre de Coubertin, jeune secrétaire général du congrès, a subrepticement ajouté un huitième point au débat : la rénovation des Jeux olympiques. En marge de la commission principale regroupant la plupart des représentants anglo-saxons et français, une petite commission se réunit donc dans un recoin du congrès. Elle est animée par Coubertin, entouré de quelques représentants scandinaves, d'Europe centrale et ibériques. Le projet de Coubertin était d'organiser des Jeux olympiques à Paris pour l'exposition universelle de 1900. Mais l'émissaire grec Demetrius Vikelas va retourner la commission et le congrès pour imposer l'idée qu'Athènes accueille dès 1896 des Jeux olympiques. Ainsi est adopté, lors de la dernière journée du congrès et dans l'enthousiasme général, le principe de la rénovation des Jeux, leur tenue à Athènes en 1896, à Paris en 1900, et la

mise sur pied d'un comité international des Jeux olympiques chargé de les organiser.

En quoi la rénovation des Jeux olympiques concrétise-t-elle les aspirations de Pierre de Coubertin ?

Avant tout, il est un élément biographique à prendre en considération : Coubertin a le désir de faire carrière. D'une famille aristocratique assise sur la richesse foncière, il n'y a guère de place pour lui dans l'industrie et le commerce, et son échec à Saint-Cyr lui ferme la carrière militaire. Il songe à une carrière politique, mais c'est difficile quand on est issu d'une famille monarchiste dans la France républicaine des années 1880-1890. Coubertin trouve alors dans la campagne en faveur de l'éducation sportive un moyen d'intégrer les cercles du pouvoir.

Ensuite, sur le plan idéologique, il y a chez lui l'idée très forte que le sport amateur doit permettre de « rebronzer » la race française et de redonner de la vigueur aux élites du pays. Coubertin n'est pas un adversaire de la gymnastique comme lieu d'une formation préliminaire, mais il considère qu'une élite naturelle doit se dégager en pratiquant le sport, lieu d'un engagement physique et psychologique intense. Le sport est pour lui une façon de faire expérimenter l'affrontement guerrier aux jeunes gens fréquentant les établissements d'enseignement secondaire, mais dans le cadre d'une distinction chevaleresque, avec sa dimension vertueuse de respect de l'adversaire : une sorte de mini-

société d'égaux promus par la vaillance sportive. Coubertin entend former des élites pour un nouveau siècle : les élites de la modernité industrielle, commerciale, coloniale aussi.

Il y a enfin le pacifiste. Les Jeux olympiques ont une dimension internationale que Coubertin inscrit dans le cadre d'un « pacifisme libéral » qui s'oppose à l'internationalisme socialiste. C'est l'idée que, parallèlement à l'abaissement des tarifs douaniers, au développement du commerce et à l'enrichissement des nations, la circulation des hommes et des idées peut contribuer à faire reculer la guerre. En cela,

COUBERTIN, L'OLYMPISME ET LES ENJEUX ÉDUCATIFS

Agrégé d'histoire, Patrick Clastres, 45 ans, enseigne en classes préparatoires littéraires au lycée Pothier d'Orléans et est chercheur rattaché au Centre d'histoire de Sciences Po. Il a consacré son travail de thèse à Pierre de Coubertin, dont il a édité les *Mémoires de jeunesse* (Nouveau Monde, 2008). La même année, il publiait *Jeux olympiques, un siècle de passions* (Les Quatre Chemins). Patrick Clastres est aussi l'auteur (avec Paul Dietschy) de *Sport, société et culture en France, XIX^e-XX^e siècles* (Hachette, 2006) et a signé plusieurs notices du récent *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine* (Puf, 2010). Patrick Clastres participe par ailleurs au groupe « sport » du cercle de réflexion Terra Nova.

L'olympisme de Coubertin participe d'un humanisme libéral et chrétien également marqué à cette époque par la création de la Croix-Rouge, des YMCA pilotées par les protestants américains, ou encore du prix Nobel.

La figure de Pierre de Coubertin demeure très discutée. Ses laudateurs exaltent le visionnaire et le pédagogue tandis que ses détracteurs pointent l'aristocrate tardivement rallié à la République qui cautionne les Jeux hitlériens de 1936, et l'idéologue réactionnaire qui s'oppose à toute « olympiade femelle »...

Pour sortir de cette aporie, de cette insoluble contradiction, il faut envisager la manière dont Coubertin joue avec les différents temps de l'histoire. Il est un récupérateur de modernité, mais veut la contrôler en homme du Moyen-Âge : c'est un « inventeur de tradition », pour reprendre le concept de l'historien Eric Hobsbawm, car les Jeux olympiques sont une nouveauté inscrite dans une tradition fort ancienne. Le baron de Coubertin considère que le sport est un moyen d'aristocratiser les jeunes bourgeois, de prendre ainsi une revanche sociale sur la bourgeoisie triomphante de 1789. Pour autant, en dehors de son pacifisme libéral et universaliste, Pierre de Coubertin n'est nullement un progressiste. Il n'a jamais songé à faire des Jeux olympiques un lieu de promotion pour des populations « en marge » ou « stigmatisées » – ouvriers, peuples colonisés – et ne pourra jamais se résoudre à y accueillir les femmes. Dans son esprit, il s'agit avant tout de compétitions entre athlètes mâles occidentaux.

Sur le terrain proprement politique, son ralliement à la République est plutôt précoce : il s'en explique dès 1887, à l'âge de 24 ans. Mais il n'est pas un républicain de cœur : son ralliement est stratégique. Il ne se rapproche pas moins des républicains progressistes et des radicaux qui craignent le grand soir et, plus tard, les effets de la révolution bolchévique. Il est « modérément » anti-dreyfusard. Sur certains de ses projets, il arrive à travailler sur un échiquier politique assez élargi. Mais quand les situations se tendent, avec la révolution russe de 1917, et lors de l'arrivée des gauches au pouvoir en France en 1924 et 1936, il rebascule très à droite. Sans faire de lui un pro-nazi, on peut ainsi expliquer qu'il voit en Hitler un rempart contre le bolchévisme.

Vous relevez que la mémoire collective a seulement retenu de Coubertin deux ou trois adages, dont la devise olympique « Plus vite, plus haut, plus fort », initialement formulée en 1891 par le père Henri Didon. En quoi celle-ci est-elle « à bout de souffle », comme vous le suggérez dans votre synthèse historique sur les JO ?

Dans la bouche du père Didon, la devise était formulée un peu différemment : « Plus vite, plus fort, plus haut », sous-entendu « plus haut vers le Christ ». Coubertin inverse les deux derniers adjectifs : ainsi « neutralisée », mais sans perdre sa référence au darwinisme social, la formule symbolise la modernité industrielle, portée par la mesure de la prouesse. Avec l'invention du chronomètre, on entre dans une civilisation de la mesure de la performance. Les Jeux olympiques sont dans cette logique : la compétition, la performance objectivement mesurée et l'exaltation du champion. Et si je considère qu'elle est aujourd'hui « à bout de souffle », c'est parce que nous sommes en train de sortir de la civilisation du rendement à tout prix qui s'est construite de 1750 à nos jours. Même si on vit encore cet apogée, notre



société s'interroge désormais sur la notion de performance. Pour ma part, je pense que s'ils restent fidèles à la seule performance, les membres du CIO s'inscrivent dans une logique qui est nécessairement celle du dopage chimique et bientôt génétique. Cette course-poursuite entre les valeurs de l'olympisme et la tentation du dopage est perdue d'avance et, à mon sens, la seule issue serait que les compétitions olympiques ne rétribuent pas seulement la performance mais également les valeurs morales et les qualités esthétiques. Il faut imaginer autre chose.

« L'important c'est de participer » est une autre maxime qui a fait florès...

Là encore, il faut rappeler que cette formule a été prononcée par Pierre de Coubertin en 1908, quand la violence manifestée entre Américains et Anglais lors des Jeux de Londres a été telle que les Jeux eux-mêmes en étaient menacés. Coubertin a repris la parole d'un évêque (1) en disant que, finalement, « l'important c'est de participer ». Cette formule n'avait pas pour objet de donner place à tous les athlètes mais bien d'apaiser les tensions entre la vieille et la nouvelle nation impériale. C'est important, car trop souvent ceux qui font l'apologie de Coubertin ou, au contraire, le fustigent, jonglent avec ses citations sans jamais les contextualiser. Coubertin s'est exprimé de 1886 à 1937, et l'on circule allègrement d'une période à l'autre sans vérifier le contexte d'énonciation.

Patrick Clastres : « Pierre de Coubertin est un "inventeur de tradition". »

► **Cet aphorisme fait notamment consensus auprès d'enseignants rétifs à l'idée de compétition...**

Je conçois que, dans l'espace scolaire, la formule puisse plaire si on la comprend dans le sens où l'important n'est pas la victoire. Mais la vraie question est celle de l'idéal compétitif: la compétition peut-elle être un lieu éducatif? Jusqu'à présent, il me semble qu'il n'y a guère que les enseignants de l'Éducation nationale et les éducateurs sportifs de terrain pour avoir l'ambition d'une compétition « intelligente », c'est-à-dire ayant une valeur sociale. Comme l'olympisme, la compétition est ambivalente, et faire pratiquer le sport sans intervention d'éducateurs ou d'enseignants très bien formés, c'est laisser libre cours au versant « sauvage » du sport. En eux-mêmes, les Jeux olympiques et le sport n'ont pas de valeur particulière, mais seulement celle que leur confère l'éducateur.

On présente l'olympisme comme un mythe, une utopie et une idéologie: comment l'historien que vous êtes aborde-t-il ces trois notions?

Il faut comprendre que l'olympisme a été forgé *ex nihilo* par Pierre de Coubertin en réaction aux dérives cocardières et commerciales des premières éditions des Jeux olympiques. L'olympisme n'est pas sorti du crâne de Pierre de Coubertin en 1894, hormis l'idée que la rénovation des Jeux antiques dans une forme très moderne pourrait contribuer à diffuser l'idée de paix entre les athlètes et les peuples.

Il y avait néanmoins déjà le mythe de la correspondance avec l'Antiquité, et une utopie universaliste...

La référence aux Jeux de l'Antiquité est une manière d'éviter la confrontation entre gymnastes et sportifs en renvoyant à un passé très lointain qui fait consensus dans les élites occidentales. Coubertin produit aussi une sorte d'œcuménisme athlétique dans la mesure où toutes les pratiques physiques sont représentées: gymnastique individuelle, athlétisme, sports collectifs, en plus des vieilles pratiques aristocratiques comme l'escrime et l'équitation. Il invente également le terme « amateurisme » en 1894, puis théorise l'olympisme entre 1908 et 1914. Mais il le fait *a posteriori*, pour réagir contre ce qui lui paraît préjudiciable dans la tenue des premières olympiades: le nationalisme agressif aux Jeux d'Athènes de 1896, l'utilisation des Jeux à des fins commerciales en 1904 à Saint-Louis et 1908 à Londres, l'inculture sportive des journalistes, et plus généralement la violence des foules massées dans les stades. Coubertin est un adversaire des masses et considère que les compétitions doivent avoir lieu dans des stades à l'antique: des espaces ouverts rassemblant peu de monde. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles il est opposé à la participation des femmes: le « dénudement » exigé par la pratique physique dévoilerait leur corps aux spectateurs.

Tout un décorum se met en place petit à petit autour du défilé des athlètes censé « spiritualiser » les foules. Puisque le CIO n'arrive pas à empêcher la participation de faux amateurs, Coubertin imagine en 1906 un serment de l'athlète. Le drapeau olympique, avec ses cinq anneaux, est présenté en 1914, peu avant la déclaration de guerre, et la flamme olympique est allumée pour la première fois à Amsterdam en 1928.

Comment une idéologie forgée fin XIX^e-début XX^e réussit-elle à conserver un tel pouvoir de fascination?

Cette fascination a connu des hauts et des bas. Les Jeux ont

manqué disparaître à plusieurs reprises après 1900 et 1904, faute de pays pour les organiser. Dans l'entre-deux-guerres, ils ont fait face à la concurrence des Spartakiades organisées en URSS, des contre-Jeux travaillistes de Barcelone en 1936 (*avortés en raison du coup d'État franquiste, NDLR*) et de Jeux féminins. À l'apogée de la Guerre Froide entre l'Est et l'Ouest, les deux boycotts de Moscou 1980 et Los Angeles 1984 ont affaibli le CIO. Indépendamment de ces tensions politiques, les Jeux olympiques ont vraiment pris leur essor à partir des années 20 et 30, avec ce que les historiens appellent « l'ère des masses ». Ils ont été portés par la médiatisation: la presse, la radio puis la télévision.

Au-delà, la force des Jeux olympiques tient évidemment à leur internationalisme, qui est ambivalent. Chacun s'y retrouve parce que nous restons malgré tout le produit des éducations patriotiques du XIX^e siècle: l'amour du drapeau, ça marche encore aujourd'hui. Mais, tout en vibrant pour ses propres couleurs, on est fasciné par la rencontre pacifique d'athlètes du monde entier.

Dernière explication: progressivement, tout au long du XX^e siècle, le sport est devenu une pratique de masse. Or l'arène olympique permet l'identification: en tant que sportif soi-même, et particulièrement quand on est jeune – et quand on est plus vieux, on éprouve la nostalgie de sa jeunesse – nous nous identifions à ces athlètes qui se mesurent dans toutes les disciplines.

On observe une contradiction entre la permanence du mythe olympique et l'image très dégradée de ses instances: corruption des membres cooptés du CIO, commercialisation à outrance et refus de prendre en compte la situation des droits de l'homme dans la désignation des pays hôtes. Vous estimez ainsi que le CIO se retrouve « au pied de la muraille »...

Je pense que le CIO est au bout d'un chemin. À force de brandir sa sacro-sainte neutralité, il a fait le jeu des dictatures. Il a fait aussi des Jeux le temple du libéralisme économique, du business, en contradiction avec une partie des valeurs qu'il énonce. C'est pourquoi il a perdu en crédibilité. Les Jeux de Pékin 2008 en ont fait la démonstration: même si c'est une réussite organisationnelle et médiatique, le CIO a montré son incapacité à peser sur la question des droits de l'homme en Chine. Pire, il a contribué à dés-universaliser les droits de l'homme en les laissant apparaître comme une invention occidentale. Et pour Sotchi 2014 dans la Russie de Poutine, c'est la même chose! Le CIO n'a pas pris non plus suffisamment en compte le désintérêt d'une partie des jeunes pour la compétition et l'impératif de compétitivité.

On assiste justement à une offensive de charme du CIO en direction des jeunes, avec l'organisation des premiers Jeux olympiques de la jeunesse, en août à Singapour...

Le CIO commence à prendre la mesure, un peu tardivement, du désamour de la jeunesse pour un sport qui ne serait qu'un sport compétitif. Les Jeux olympiques de la jeunesse sont une réplique pour regagner l'attention des jeunes du monde occidental et les jeunes favorisées des pays du Sud. Le seul problème est que, mis à part de menus aménagements – quelques compétitions seront mixtes, mais on ne sait toujours pas si les jeunes vont concourir sous leurs propres couleurs –, le modèle proposé duplique l'ancien. Aussi, on peut craindre que le dopage ne menace davantage les jeunes car certaines nations sont capables de leur



Pierre de Coubertin, *Mémoires de jeunesse*, Nouveau Monde, 2008, 158 p., 19 €.



Les Jeux olympiques, *un siècle de passions*, Les Quatre Chemins, 2008, 124 p., 10 €.

EN MAI-JUIN, L'USEP SOUS LA BANNIÈRE OLYMPIQUE

Chaque 23 juin, la journée olympique commémore l'anniversaire de l'annonce de la renaissance des Jeux olympiques, le 23 juin 1894 à Paris. Et, cette année, le Comité national olympique et sportif français (CNOSF) et l'Usep se sont associés pour décliner ensemble cet événement dans les régions et les départements, en métropole et outre-mer. Selon un cahier des charges élaboré en commun, ces manifestations devront proposer une course, des activités physiques et sportives ouvertes aux valides et handicapés, ainsi que des activités culturelles liées aux valeurs de l'olympisme. Cette journée réservée aux enfants scolarisés des écoles primaires (de la petite section de maternelle au CM2) est conçue comme l'aboutissement d'un travail réalisé en amont par les enseignants. Concrètement, les comités régionaux, départementaux ou territoriaux olympiques (Cros, Cdos, Ctos) sont invités à se rapprocher des comités Usep. Le CNOSF soutiendra financièrement un projet par région (pour l'organisation et la communication). Les projets doivent être adressés par courriel d'ici le 26 mars (simonleveque@cnosf.org) et ceux retenus seront connus le 5 avril.

Auparavant, le 5^e camp olympique de la jeunesse (COJ) se sera déroulé du 16 au 22 mai à Sarzeau (Morbihan) avec quatre

classes Usep de CM1-CM2 du Morbihan, de Haute-Savoie, du Val-d'Oise et de la Réunion. Le camp olympique résulte d'un partenariat entre l'Académie nationale olympique (Anof) et l'Usep. Il s'inscrit dans une volonté de mobiliser le sport comme média de culture générale et l'olympisme comme vecteur d'éducation. Pour les enfants, ce camp est lui aussi l'aboutissement d'un travail réalisé tout au long de l'année scolaire. Les activités sportives au programme sont la voile, le kayak de mer, le tir à l'arc et l'escrime, ces deux dernières étant organisées dans l'enceinte du Château de Suscinio, demeure des Ducs de Bretagne. Mais ce rassemblement s'articule aussi autour d'activités artistiques et culturelles et de pratiques scientifiques encadrées par le Centre d'analyse d'images et de performance sportive (CAIPS) de Poitiers. La prise en compte du handicap, les valeurs du sport, la découverte du littoral et le développement durable et solidaire figurent parmi les thèmes abordés. Enfin, la semaine se clôturera par l'organisation de mini Jeux olympiques. ●



GÉRARD MERCIER, CONSEILLER TECHNIQUE NATIONAL AUPRÈS DE L'USEP

L'OLYMPISME À L'ÉCOLE ?

L'universitaire **Éric Monnin** a posé la question à des élèves et des professeurs de collège et de lycée de la région de Besançon.

L'olympisme pourrait-il prochainement entrer dans les programmes scolaires, comme semble le souhaiter très fort le CIO ? Pour donner corps à cette hypothèse, Éric Monnin, docteur en sociologie et responsable du diplôme « communication et marketing sportif » à l'Université de Franche-Comté, a recueilli et dépouillé 273 questionnaires de lycéens et 82 d'enseignants d'EPS de l'académie de Besançon (Doubs).

Avant de passer à l'analyse de leurs réponses, ce professeur d'EPS à l'Université de technologie de Belfort-Montbéliard, ex-judoka de haut niveau et membre de l'Académie nationale olympique (Anof), rappelle la définition que Pierre de Coubertin donnait lui-même de l'olympisme : « *C'est la religion de l'énergie, le culte de la volonté intensive développée par les pratiques des sports virils s'appuyant sur l'hygiène et le civisme et s'entourant d'art et de pensée.* » Éric Monnin envisage donc l'olympisme comme un outil d'éducation de la jeunesse associant un équilibre entre l'esprit et le corps, citant à l'appui la fameuse devise : « *Mens fervida in corpore lacertoso* » (un esprit ardent dans un corps entraîné).

Passant à l'étude des questionnaires, l'auteur ne tait pas les contradictions révélées par les réponses des intéressés. « *Les élèves ont*

en général une attitude très positive face à l'olympisme lorsque les questions sont fermées. Inversement, lorsqu'ils doivent répondre à une question ouverte, ils expriment plus volontiers leur méfiance vis-à-vis des dérives possibles qu'ils découvrent notamment grâce aux médias. » De leur côté, « *les enseignants ont des attitudes beaucoup plus réservées face au phénomène olympique* » et dénoncent clairement les dérives (dopage, corruption). Paradoxalement, seule une minorité d'élèves se dit prête à être volontaire en cas d'introduction d'un programme olympique scolaire : faut-il y voir la crainte d'hériter d'une matière supplémentaire ? Quant aux enseignants, une majorité veut bien suivre ce programme « *à condition qu'il intègre leurs représentations de l'olympisme et non celles transmises par le système olympique et les médias* ».

Dans un court préambule à l'ouvrage, Jacques Rogge estime pour sa part que « *les valeurs olympiques, utilisées dans le système scolaire peuvent faciliter le travail pédagogique [et] participer à la formation de tout individu jusqu'à sa maturité en tant que citoyen du monde.* » Citoyen sportif, citoyen du monde, même combat ?

PH.B.

L'olympisme à l'école ?, Éric Monnin, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, 250 p, 18€.

Et aussi : *Les valeurs de l'olympisme, un modèle éducatif en débat* (L'Harmattan, 272 p, 27,50€), actes du colloque organisé le 8 mars 2008 à Vaujany par le Cdos de l'Isère (contributions de Michaël Attali, Jean Saint-Martin...).

► imposer de produire des performances coûte que coûte. Le CIO essaie d'infléchir le modèle, mais il est pris au piège de ses sponsors et parrains : il est une machine financière qui vit des contrats signés avec les télévisions et les grandes firmes du programme TOP, alias «The Olympic Partners».

Le CIO souhaite également faire entrer les «valeurs de l'olympisme» dans le système éducatif: en tant qu'enseignant, qu'en pensez-vous?

J'y vois un lobbying très dangereux, une volonté d'influencer les consommateurs et les jeunes. J'aimerais bien que ces valeurs de l'olympisme soient interrogées au fond par les enseignants. Mais quelles sont ces valeurs exactement ?

Le sens de l'effort, le don de soi, dans le désintéressement et le respect de l'adversaire...

Mais ce n'est pas l'image que présentent les Jeux olympiques ! On voit des athlètes héroïsés, couverts de dollars, et qui n'ont pas toujours un comportement « patriotique » au sens noble du terme car ils sont dans une logique purement individualiste. Un écart s'est creusé – et c'est ce que le CIO n'arrive plus à gérer – entre les athlètes-entrepreneurs et les appétits financiers des annonceurs, d'une part, et les valeurs attribuées par le sens commun à l'olympisme, d'autre part.

Il demeure cependant une différence entre les sports les plus médiatisés et ceux qui vivent dans l'ombre entre deux éditions des Jeux olympiques, avec des athlètes qui ne participent pas du même système marchand...

Certes, mais le CIO n'a jamais particulièrement valorisé ni les perdants ni les sportifs de second rang. De ce point de vue, l'olympisme n'évolue que sous la pression des événements et il n'a rien d'un progressisme. Le décalage est immense entre les réalités du stade olympique et ce que les éducateurs – ou les enseignants – vivent dans leur quotidien sportif. On ne peut se contenter d'être dans le seul discours : c'est cela qui me gêne. Que l'olympisme trouve sa place dans le

système éducatif dans le cadre des cours d'histoire, de philosophie ou d'EPS, ça ne me dérange pas dans la mesure où les enseignants soumettent à la réflexion critique le CIO, le CNOSF et leurs outils pédagogiques. Pour être véritablement démocratique, le sport doit concilier la joie et la raison ! Le sport doit être soumis aux questions de la salle de classe.

Mettons-nous à la place d'un instituteur ou d'un professeur des écoles: quel lien peut-il établir entre les valeurs proclamées de l'olympisme et celles de l'école?

C'est à nous, enseignants, de prendre du recul par rapport au sport contemporain, afin de permettre à nos élèves de s'émanciper par la pratique sportive. Or le modèle olympique est un modèle de séparation des garçons et des filles, des valides et des athlètes handisports, avec la seule performance pour mètre-étalon. Depuis longtemps, les enseignants, et les usépiens notamment, travaillent avec leurs élèves sur un concept que l'on pourrait qualifier de « compétition intelligente ». C'est là que nous devons et pouvons avoir un acte éducatif : ne pas apprendre seulement à gagner ou à perdre, mais à partager et à se mélanger. On peut donc se saisir de la journée olympique pour permettre aux élèves d'éprouver le sport dans sa réalité corporelle et travailler les notions de respect, d'équité, de mixité. Mais on ne peut pas se contenter de répercuter le discours pseudo-universaliste et simpliste du CIO. Et, plus généralement, il convient de ne pas être dupe des multiples tentatives de lobbying pédagogique dont l'école est l'objet. ●

RECUEILLI PAR PHILIPPE BRENOT

(1) Saisissant l'occasion d'un toast de remerciement, à l'issue du dîner offert par le gouvernement britannique pendant les Jeux de Londres de 1908, Pierre de Coubertin dit : «Dimanche dernier, lors de la cérémonie organisée à Saint-Paul, en l'honneur des athlètes, l'évêque de Pennsylvanie l'a rappelé en des termes heureux : l'important, dans ces olympiades, c'est moins d'y gagner que d'y prendre part. Retenons, messieurs, cette forte parole : l'important dans la vie, ce n'est point le triomphe mais le combat ; l'essentiel ce n'est pas d'avoir vaincu mais de s'être bien battu. »

Philippe Brenot



La statue de Coubertin dans le hall du CNOSF.

SINGAPOUR 2010, POUR RECONQUÉRIR LA JEUNESSE

Les premiers Jeux olympiques de la jeunesse d'été auront lieu du 14 au 26 août à Singapour et devraient réunir 3 600 athlètes âgés de 14 à 18 ans autour d'un programme sportif légèrement réduit par rapport aux JO eux-mêmes. Des Jeux olympiques de la jeunesse d'hiver sont également prévus en 2012, réunissant 970 athlètes sur neuf jours.

Le but avoué de ce projet cher au président du CIO, Jacques Rogge, est d'enrayer le déclin de la pratique sportive chez les jeunes et de les sensibiliser aux «valeurs de l'olympisme» : fraternité, universalité, paix, mais aussi mode de vie, environnement, révolution des médias et nutrition. Outre les compétitions, ces JOJ proposeront également des séminaires et des forums où seront abordées des « questions sociétales ». Les JOJ sont la tête de proue d'une stratégie du CIO visant à



séduire les jeunes en offrant un visage plus moderne. Cette stratégie repose sur un projet d'éducation aux valeurs olympiques qui bénéficiera d'une campagne de promotion. Outre un site web dédié, cette offensive de charme s'accompagne de l'intégration de sports et de disciplines plus en phase avec les jeunes, et de la prise en compte de la « culture urbaine » dans les programmes culturels. Les JOJ se dérouleront sans faste ostentatoire et disposeront d'un budget limité. Jacques Rogge souhaitait également qu'il n'y ait pas de « représentation nationale » comme les drapeaux lors de ces JOJ, mais la question n'est pas encore tranchée. À défaut d'une deuxième « rénovation » ou d'une « refondation » des Jeux olympiques, on peut voir dans ces JOJ un salutaire ravalement de façade. ● PH.B.